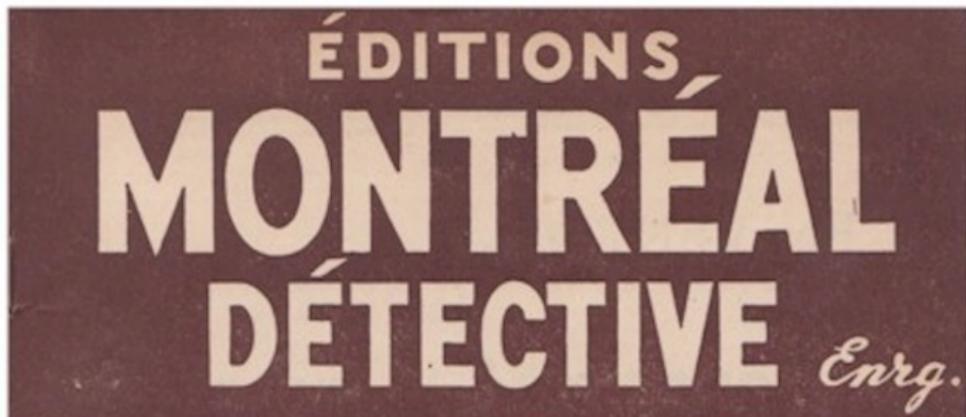


PIERRE VARÈNE

Le fantôme blanc



BeQ

Pierre Varène

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-020

Le fantôme blanc

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 682 : version 1.0

Le fantôme blanc

Collection *Domino Noir*
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

Préambule

Depuis le temps que je transcris pour le bénéfice du public les aventures du Domino Noir, je m'étais demandé à différentes reprises l'origine des relations entre cette espèce de « Surhomme » et son principal assistant, Benoît Augé.

Un jour je me décidai donc d'écrire la lettre suivante :

Monsieur Benoît Augé,

Journaliste,

Le Midi, Montréal.

Cher Monsieur,

Je crois que mes récits concernant votre ami le Domino Noir ne seraient pas complets si je ne révélais pas au public qui s'intéresse à l'œuvre qu'il a accomplie et continue de faire avec tant de

succès, l'origine de vos relations avec lui.

Bien que j'aie obtenu plusieurs confidences du héros lui-même, je ne me suis pas encore permis de le questionner sur vous.

J'ignore donc encore, si vous avez commencé votre carrière de journaliste en même temps que sa carrière de criminaliste ou si vous vous êtes rencontrés plus tard.

Je vous serais donc infiniment reconnaissant si vous vouliez bien consentir à m'éclairer sur le sujet.

Encore une fois je me permets d'attirer votre attention sur le grand intérêt que susciterait des renseignements sur le sujet.

Votre obligé,

Pierre Varène.

Environ un mois plus tard je reçus un manuscrit accompagné de la note suivante.

Monsieur Pierre Varène,

Écrivain,

Montréal.

Cher monsieur Varène,

Veuillez trouver-ci inclus, copie de notes que j'avais rédigées à l'occasion de ma rencontre avec le Domino Noir, il y a de cela plusieurs années.

J'espère que cela vous fournira les renseignements que vous m'avez demandés.

Je me souscrit donc,

Votre dévoué,

Benoît Augé.

*

J'ai lu ces notes avec beaucoup d'intérêt et je crois que je puis les confier au public intéressé telles que je les ai reçues.

I

L'apparition

Je travaillais alors pour un journal du soir et demeurais à la Pointe aux Trembles.

Cela me faisait passablement loin pour me rendre à mon ouvrage, à Montréal, dans le cœur de la ville, chaque matin, mais j'étais tellement bien dans ce petit village du Bout de l'Île, que je ne pensais pas à me rapprocher.

Il faut dire que dans le temps j'étais grand amateur de pêche et de yachting et que j'habitais l'endroit voulu pour cela.

Un jour un beau grand yacht, tout blanc, jetait l'ancre à l'arrière de ma résidence.

C'était la première fois que je voyais une telle embarcation s'arrêter là et je me demandais quelle était l'idée du propriétaire.

C'était trop près de Montréal pour une croisière, ou pour passer quelques jours.

D'un autre côté c'était trop loin de Montréal pour s'arrêter, comme touriste.

Il y avait tellement d'autres endroits plus intéressants et plus près.

Ce n'était pas de mes affaires cependant et je me contentai d'admirer ce magnifique petit bateau, sans pousser plus loin ma curiosité.

Environ une heure après le souper, je vis un canot se détacher du yacht et se diriger sur ma résidence.

Il faut dire que j'habitais alors une petite maison, avec une vieille tante.

Il n'y avait qu'un homme dans l'embarcation.

Quand il eut abordé, il entra dans notre jardin et je partis aussitôt à sa rencontre.

Il s'agissait d'un grand jeune homme, autant que je pouvais voir.

Pour la grandeur et l'allure athlétique, il n'y avait pas d'erreur.

Quand à sa figure ce n'était pas la même chose.

Elle était pratiquement changée d'aspect par le port de grandes lunettes noires.

Je fus dès l'abord surpris de cette particularité.

J'aurais compris qu'au soleil on songeasse à protéger ses yeux, mais il commençait déjà à faire noir et je ne voyais aucune nécessité pour les lunettes noires.

Au contraire, elles devaient plutôt être un inconvénient.

Pendant que ces réflexions se faisaient jour dans ma tête, l'autre approchait toujours et quand il fut à portée de ma voix, il me demanda poliment :

— J'arrive d'une croisière dans le bas du Fleuve et j'ai une panne. Pourrais-je vous demander, monsieur, la permission de me servir de votre téléphone pour appeler un mécanicien ?

— Avec plaisir, monsieur.

Je le conduisis dans mon petit bureau où je l'installai devant l'appareil et me retirai.

En revenant il me remercia cordialement et comme je souhaitais que sa panne ne soit pas trop longue durée, il me répondit :

– Je suis en vacance et cela ne me préoccupe pas trop. Si je suis obligé de passer la nuit ici, je dormirai bien à la fraîche sur le fleuve.

– Pour ça, c'est entendu, monsieur.

Je trouvais un peu étrange qu'il ne se soit pas encore présenté.

Je déclinai mon nom et mon occupation, mais il ne répondit pas à ma secrète espérance.

Je voyais cependant qu'il souriait à ma petite supercherie et il continua de parler en attendant son mécanicien.

Lorsqu'il arriva, comme j'étais toujours avec lui et que nous parlions du beau voyage qu'il venait de faire dans un pays que je connaissais passablement il m'invita à monter à bord avec lui.

Je n'avais rien à faire et la chaleur était accablante.

J'acceptai donc l'invitation avec plaisir.

J'avais plusieurs raisons de le faire.

Comme journaliste curieux, j'étais réellement intrigué par l'aspect de mon homme, dont on ne pouvait réellement voir le visage et qui persistait à ne pas se nommer.

D'un autre côté il avait des manières tellement raffinées que je comprenais avoir affaires à un homme très bien.

Il devait probablement s'agir de quelque célébrité de Montréal, qui était réellement en vacances et ne voulait pas être dérangée.

Un musicien ou un écrivain probablement.

Dans les circonstances je résolus de restreindre ma curiosité et suivis sans questionner.

Donc après avoir averti ma tante de l'endroit où j'allais et lui avoir recommandé d'employer le signal usuel si elle avait besoin de moi, je montai dans le canot avec l'inconnu et le mécanicien.

Je n'avais pas encore remarqué le nom du petit navire.

Mais voilà que le mystère dont s'entourait cet

homme et le nom du bateau augmentèrent encore mon intérêt.

Nous nous dirigions vers le Domino.

Mentalement, à cause des lunettes noires et du nom du bateau, je fis un rapprochement.

Sans remarquer que je parlais assez haut pour que mon voisin m'entende, je murmurai :

LE DOMINO NOIR

Mon compagnon sourit.

J'avais à date entendu parler du fameux Domino Noir, cet homme presque légendaire qui à lui seul, mettait en déroute les criminels les plus dangereux.

Jamais je ne l'avais jamais vu, dans le temps, je l'avoue, je ne croyais guère à l'existence d'un tel phénomène.

Nous étions assis, lui et moi, sur le pont arrière, en dessous d'un tarpaulin à déguster de savoureux collins, quand l'orage éclata.

Il me fit descendre dans le grand salon et nous continuâmes là notre conversation.

La pluie torrentielle avait commencé subitement accompagnée du tonnerre et des éclairs. Elle finit de même.

Environ une heure plus tard nous sortions sur le pont et cette fois il faisait beaucoup plus frais et il régnait une paix étrange de fin d'orage.

Ce fut alors que ma tante fit entendre le coup de sifflet et après avoir ainsi attiré mon attention, me signala de revenir.

Mon hôte s'offrit de venir me reconduire lui-même.

Le mécanicien venait de lui dire qu'il en aurait certainement pour la nuit avant de lever l'ancre et je compris qu'il s'ennuyait quelque peu.

Il accepta mon invitation de rentrer à la maison avec moi et je m'enquis aussitôt auprès de ma tante de la raison de son appel.

C'était le bureau du journal.

Je m'excusai pour appeler et c'est alors que je reçus une mission qui devait avoir la plus grande répercussion sur le reste de ma carrière

On venait d'apprendre que le Spectre de la

Rue Lambert venait de réapparaître, aux environs de la maison des jumeaux Corbeil.

La rue Lambert est une artère peu connue, située à un demi-mille environ de l'Asile Saint-Jean de Dieu, plus à l'est.

Elle part de la rue Notre-Dame et se dirige dans le nord.

Elle n'était pas importante à date, car il n'y avait que deux maisons

Celle des frères Corbeil et celle, non loin, d'une vieille fille du nom de Phylis Richer.

On voulait donc que j'aille enquêter sur l'apparition et fasse un papier là-dessus pour le lendemain après-midi.

Comme il n'y avait rien de pressé, je revins trouver mon visiteur et commençai à lui parler de cette fameuse apparition.

Ce n'était pas la première fois qu'elle manifestait.

Je ne l'avais jamais vue moi-même naturellement.

Des gens qui passaient dans les environs juraient l'avoir rencontrée et une légende s'était peu à peu formée.

II

Les résidents de la rue Lambert

Je crus intéresser mon visiteur en lui parlant de la mission que j'avais à remplir.

Il se montra immédiatement curieux et me déclara même que le mystère quel que fut-il, l'attirait.

Dès ce moment, je fus convaincu que je me trouvais en présence du fameux Domino Noir.

Quelle aubaine pour un journaliste !

Je me fis donc le plus agréable possible pour tâcher de le faire parler.

Mais je dus bientôt reconnaître que c'était plutôt lui qui dirigeait la conversation et que je ne faisais que répondre à ses questions.

Je venais de lui dire qu'on avait vu le spectre

et qu'il n'y avait que deux maisons dans cette rue, lorsqu'il me demanda :

– Est-ce que ces deux messieurs Corbeil, dont vous venez de me mentionner le nom, vivent seuls ?

– Il n'y en a plus qu'un à la maison. C'est Louis.

– Et l'autre ?

– Il s'appelle Noé et est très malade. Il a dû être placé à l'asile. C'est d'ailleurs en raison de quelques séjours précédents dans cette institution que les frères ont décidé de s'établir là.

– Sont-ils mariés ?

– Célibataires tous les deux. Je dois cependant dire qu'il a dû y avoir un roman autrefois entre mademoiselle Richer et l'un des deux frères...

– Lequel ?

– Ça par exemple, c'est un mystère !

– Comment ? Vous ne pouvez pas me faire cette confidence ? Je suis peut-être trop curieux...

– Au contraire. Cela me fait plaisir de vous

renseigner dans la mesure de mes capacités. Mais je dois avouer que personne ne paraît encore savoir lequel des deux frères la jeune fille a aimé probablement encore.

– Est-ce qu'ils se visitent ?

– Louis est malade au lit depuis plusieurs années. Il est absolument incapable de se mouvoir. Je crois qu'il ne retourne même pas la tête.

– Et Noé ne vaut guère mieux, puisqu'il est hospitalisé.

– Parfaitement. Il souffre de je ne sais quelle sorte de maladie qui le rend tout à fait incapable de faire quoi que ce soit. Je crois que sa santé est assez bonne à part cela. Mais il faut toujours qu'il ait quelqu'un pour le diriger. Il demeure dans une espèce de chalet, non loin du corps central de l'institution. C'est son garde qui le prend par la main et le dirige quand c'est nécessaire.

– Évidemment cette demoiselle Richer n'a pas été favorisée du sort.

– Elle ne pense à personne d'autre qu'aux

deux frères jumeaux.

– Que voulez-vous dire ?

– Elle les visite presque quotidiennement. Elle vient à la maison voir Louis, puis part de là pour aller à l'hôpital faire une visite à l'autre.

– Ce ne doit pas être très intéressant !

– En effet. Louis est cloué dans son lit, incapable de remuer la tête et même de parler. Je crois qu'il entend cependant.

– Et l'autre ?

– Elle n'a même pas besoin de lui parler. Elle s'assit en face de lui et le regarde pendant tout le temps de la visite. Il la fixe lui-même, mais ne témoigne de rien absolument à son égard.

– Étrange, mais aussi bien pénible. Ce n'est pas drôle des situations semblables.

– Elle persiste cependant. Il faut que ces frères aient une grande part dans son cœur.

– Et on ne sait pas lequel elle aime le plus ?

– L'un ou l'autre ou peut-être les deux...

– Vit-elle seule ?

— Oui, comme une ermite. Je ne me souviens pas d'avoir entendu parler que quelqu'un fût jamais allé chez elle.

— Il ne doit pas en être ainsi pour ce Louis Corbeil qui est impotent ? Il ne doit pas vivre seul ?

— Il a d'abord son cousin, Victor Martel. Un célibataire.

— Il doit pourtant y avoir une femme... ?

— Deux même. Fernande Jean, qui remplit les fonctions de ménagère. C'est une fille relativement jeune encore et passablement jolie.

— L'autre ?

C'est la femme de peine, Bertrande Leduc.

— Et que disent ces gens de l'apparition du spectre ?

— Je crois qu'ils ne l'ont jamais vu. Elles n'en parlent même pas, sauf la vieille fille, Bertrande Leduc.

— Et ce soir qui l'a vu ?

— C'est un jeune homme qui passait sur la rue

en bicyclette en revenant de son travail.

– Le connaissez-vous ?

– On n'avait pas son nom au journal. Il se peut fort bien que ce ne soit qu'une hallucination.

– C'est en effet fort possible. Mais je serais heureux quand même de rencontrer ce spectre. Comme je vous le disais au début de notre conversation, ces manifestations m'attirent étrangement. Mais je vois que je vous ai retardé avec mes questions et vous deviez être là-bas à faire enquête...

– Ce me fut un plaisir, monsieur. Même si cela vous intéressait, je vous inviterais à venir avec moi...

– Vous êtes certain que je ne vous dérange pas ?

– Au contraire. Et je vous ferai faire la connaissance des intéressés si cela vous plaît.

– Je ne puis demander mieux monsieur Augé. Je suis à votre disposition. Dès qu'il vous sourira de partir.

III

Tentative de meurtre

Nous nous attendions de trouver la maison presqu'endormie, à cause de l'heure tardive, mais il n'en était pas du tout ainsi.

Au contraire on voyait qu'il y avait eu quelque chose de spécial chez les Corbeil.

Toutes les lumières de la grande demeure étaient allumées et on voyait que les gens allaient et venaient à l'intérieur.

Un policier se tenait à la porte.

— Mais qu'y a-t-il donc ? demanda mon compagnon sans s'adresser à personne en particulier.

— Je ne sais pas. Je vais voir aussitôt.

Je connaissais le gardien à la porte

heureusement et il me permit d'entrer sans que je n'aie besoin de montrer ma carte de journaliste.

Il ne fit même pas d'objection à laisser passer également mon camarade. J'aurais d'ailleurs été bien embêté de le présenter, ignorant moi-même son nom.

Je ne pris pas le temps de questionner le constable, tellement j'avais hâte de pénétrer à l'intérieur.

Le cousin Martel, ainsi que la gouvernante me connaissaient.

J'expliquai que je venais aux nouvelles pour mon journal et cela délia leurs langues aussitôt.

Je fus introduit dans la chambre de l'impotent où se trouvait encore le docteur Fortin.

Il était actuellement à faire des pansements sur la figure de Victor Martel.

Il ne s'agissait pas de blessures graves cependant et il nous assura que ce ne serait pas grand-chose.

Quand le blessé fut réinstallé dans sa chambre, je réussis à amener les deux femmes au salon

pour les faire parler.

Les yeux de mon compagnon semblaient très curieux sous ses lunettes noires, mais je ne pouvais naturellement savoir exactement où il en était.

On voyait qu'il était intéressé cependant car il commença à questionner lui-même.

— Qu'est-il donc arrivé, mademoiselle, demanda-t-il, en s'adressant à Fernande Jean.

Je fus quelque peu surpris moi-même de l'initiative qu'il prenait, mais je ne dis rien.

La jeune fille cependant qui trouvait probablement étrange que je me sois fait accompagner d'un tel personnage, me regarda avant de répondre, pour demander s'il elle devait le faire.

Je fis signe de répondre et elle prêta alors de bonne grâce à un interrogatoire qui dans le fond faisait mon affaire, car je n'aurais qu'à prendre les notes, sans le diriger.

— On a voulu tuer monsieur Corbeil et monsieur Martel, ce soir.

– Qui donc ? Le savez-vous ?

Ce fut Bertrande Leduc qui répondit :

– C'est le spectre.

Mon compagnon l'interrompit pour dire en s'adressant toujours à Fernande Jean :

– Si vous voulez être assez bonne, mademoiselle, nous allons commencer par le commencement. À quelle heure monsieur Martel est-il arrivé à la maison ?

– Vers les cinq heures de l'après-midi. Comme d'habitude.

– Avait-il l'air préoccupé ou soucieux ?

– Pas du tout. Il était même joyeux.

– Qu'a-t-il fait alors ?

– Nous avons eu une conversation. Et cela même avant qu'il n'aille voir son oncle comme il fait toujours en arrivant.

– Quel a été le sujet de votre conversation ?

– C'était quelque chose de personnel à la famille.

– Dites quand même.

Je m'aperçus que la jeune fille se trouvait quelque peu embarrassée.

Elle me regarda encore avec des yeux interrogateurs.

Mais je venais de voir que mon compagnon savait diriger un interrogatoire et je voulais profiter de tout ce qu'il pourrait faire pour jeter une lumière quelconque sur les événements qui venaient d'arriver.

J'encourageai donc Fernande à parler et elle continua :

– Il a voulu me parler de son oncle et de son état de fortune.

– Est-ce que monsieur Martel a beaucoup d'argent lui-même ? Je comprends que ses oncles sont passablement riches ?

– Monsieur Martel doit avoir lui-même beaucoup d'argent. Du moins il me l'a dit. C'est justement à ce sujet qu'il m'a parlé. Il prétendait avoir appris par le notaire des messieurs Corbeil qu'ils avaient fait des pertes considérables et

qu'ils pouvaient se trouver quelque peu à court.
Alors il s'offrait de contribuer.

- C'était bien gentil de sa part.
- Ses oncles l'avaient mis sur pied quand il avait été question de se mettre à son compte.
- C'était donc par reconnaissance ?
- Justement. Du moins il me l'a fait entendre.
- Et avez-vous accepté un secours quelconque ?
- Nous n'en avions réellement pas besoin.
- Les messieurs Corbeil n'ont donc pas fait les pertes que leur neveu pensait ?
- Ça n'a pas l'air. Je reçois chaque mois un chèque du notaire pour les dépenses de la maison et j'ai amplement de quoi tout administrer aisément.
- Qu'avez-vous fait après cette conversation ?
- Le dîner était prêt et nous avons mangé.
- Après ?
- Monsieur Martel a dû se retirer dans sa

chambre, tandis que moi j'ai pris quelques instants de repos. Jusque vers les neuf heures à peu près...

Bertrande Leduc qui se trémoussait sur sa chaise depuis quelques instants ne put s'empêcher encore une fois de prendre part à la conversation.

Elle déclara tout à coup :

– Vous savez ce que cela veut dire son repos ?
Elle a reçu son ami, cet étranger.

Mon camarade aux lunettes noires la regarda avec bonté et lui dit doucement :

– Je vous demanderai d'autres explications tout à l'heure, mademoiselle. Pour le moment je vous prierai de garder le silence.

Évidemment il allait droit au but.

Cherchant à reprendre la conversation au point où elle avait été interrompue, il demanda donc :

– C'est bien le cas, mademoiselle Fernande, que vous avez reçu votre amoureux, ce soir, après le souper ?

– Oui, mais je ne vois pas en quoi cela peut vous intéresser ?

– Simple matière de se renseigner. Il est très intéressant dans les aventures de ce genre de bien placer les personnages intéressés.

– Vous n'avez pas envie d'accuser mon ami, au moins ?

– Pas du tout, mademoiselle. Soyez en certaine.

– Alors qu'est-ce que cela peut bien vous faire qu'il soit venu ou non ? Il a d'ailleurs été si peu longtemps.

– Vous vous êtes chicanés ?

– Comment le savez-vous ?

– Je ne pouvais faire d'autres déductions. Quand on reçoit un amoureux et qu'il part aussitôt, c'est parce qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

– Vous avez raison.

– Puis-je vous demander pourquoi ?

– Parce qu'il voulait me marier tout de suite et

me faire laisser monsieur Louis Corbeil.

– Et vous avez refusé ?

– Naturellement. Je dois trop à monsieur Corbeil.

– Il a été votre bienfaiteur, je suppose ?

– Il m'a recueillie quand j'étais enfant et orpheline. Aujourd'hui qu'il a besoin de moi, je ne puis l'abandonner ainsi.

– Vous avez présenté ces arguments à votre amoureux, je suppose ?

– Oui, monsieur.

– Et qu'a-t-il répondu ?

– Que monsieur Corbeil était assez riche pour retenir les soins de gardes-malades et qu'elles pourraient me remplacer sans inconvénient pour le malade.

– Mais vous n'avez pas voulu cela ?

– Je suis certaine qu'il ne pourrait pas s'arranger aussi bien qu'avec moi.

– C'est dommage. Je suppose que vous ne tenez d'ailleurs pas assez à ce jeune homme... ?

La vieille fille répondit pour elle :

- Au contraire, monsieur. Ils s'aiment tellement qu'elle a pleuré après son départ.
- Est-ce vrai ? demanda mon compagnon.
- Oui, monsieur.

Et la jeune fille avait l'air de vouloir encore pleurer.

Son attention étant de nouveau détournée par les demandes, elle ne pensa plus à son chagrin.

– Qu'avez-vous fait après neuf heures, mademoiselle Fernande ?

– J'ai monté dans ma chambre.

– Et les autres ?

Bertrande Leduc répondit elle-même :

- J'étais déjà dans ma propre chambre.
- Et monsieur Martel ?
- Il était chez lui également.
- Comme ça, tout le monde s'était retiré pour la nuit ?
- Oui, monsieur, répondit Fernande Jean.

– Monsieur Corbeil ne requiert pas votre attention durant la nuit, je suppose ?

– Pas régulièrement. Nous descendons une couple de fois chacune au cours de la nuit pour jeter un coup d’œil dans sa chambre, mais ce n’est que par mesure de précautions.

– Êtes-vous descendue avant l’attentat ?

– Un peu avant dix heures je crois, j’ai entendu un pas dans le corridor au deuxième. C’était monsieur Martel qui frappait à ma chambre et me demandait si j’avais entendu du bruit.

– Aviez-vous entendu quelque chose en réalité ?

– Pas du tout ! J’étais profondément endormie. Je lui répondis cela et il me demanda quand même de descendre dans la chambre de son oncle qui se trouve au premier comme vous avez pu le constater.

– L’avez-vous suivi immédiatement ?

– Non.

– Et qu’avez-vous trouvé en arrivant là ?

– Je ne sais pas au juste comment cela m'a pris de temps à m'éveiller tout à fait et à passer une robe de chambre, mais quand je fus au milieu du grand escalier, j'entendis un cri effroyable.

– Qui était-ce ?

– La voix de monsieur Martel.

– Qu'avez-vous fait alors ?

– J'ai couru vivement à la chambre de monsieur Corbeil, d'où provenait le cri et j'ai aperçu ce qui venait de se passer.

– Quoi donc ?

– D'abord monsieur Corbeil avait un oreiller sur la figure et il paraissait presque suffoqué. J'ai enlevé l'oreiller. Monsieur Martel, lui, gisait sur le plancher, la figure couverte de sang. C'est alors que j'aperçus le couteau sur le lit. Il y avait du sang après et j'étais certaine que c'était l'arme de l'assassin.

– Mais Monsieur Martel n'est pas mort heureusement ?

– Non, mais dans le temps, je vous assure que cela ne paraissait pas bien.

- Y avait-il quelqu'un d'autre dans la maison à ce moment-là ?
- Pas d'étranger. J'ai vu cependant une forme blanche au bout du jardin.
- Vous avez dû avoir peur ?
- Je tremblais de tous mes membres, mais le danger que couraient les autres me donna de la vigueur aussitôt. Je téléphonai à la police et leur demandai d'amener un médecin.
- Est-ce qu'ils furent longs à venir ?
- Une première voiture de policiers arriva presque aussitôt.
- Et qu'ont-ils constaté ?
- Le couteau ne portait pas d'empreintes digitales, mais il était couvert de sang.
- Quel sorte de couteau était-ce ?
- C'était un souvenir que monsieur Louis avait apporté d'un lointain voyage en Malaisie.
- Ainsi il appartenait à la maison ?
- Oui.

- Où le gardiez-vous d'habitude ?
- Dans la chambre même de monsieur Louis, suspendu sur le mur à un petit crochet.
- La police a gardé le couteau, je suppose ?
- Oui.
- Il n'y avait pas d'autres traces ?
- Il y avait de la boue sur l'oreiller qui recouvrait la figure de monsieur Corbeil. Comme si le meurtrier venait du dehors et avait tombé en chemin.

Comme se parlant à lui-même mon compagnon dit à voix haute :

– C'est vrai que cela se passait après l'orage. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

– Vers la fin de l'orage. Mais je crois bien qu'il pleuvait encore dans ce temps-là.

Un cri d'effroi retentit alors d'une autre pièce de la maison.

C'était la voix de Bertrande Leduc, qui venait de s'absenter,

Je m'élançai dans la direction d'où provenait

la voix et en chemin je faillit me collisionner avec la vieille fille qui criait de toutes ses forces :

- Le spectre ! Le spectre !
 - Vous l'avez donc vu, mademoiselle ?
- questionna mon compagnon.
- Oui, il courait dans le bout du jardin.
 - L'avez-vous bien vu ?
 - Comme je vous vois.
 - Comment était-il vêtu ?
 - Tout en blanc. Chemise et pantalon blancs.
 - Ainsi il portait des pantalons ?
 - Oui, monsieur.

Je partis avec mon compagnon pour aller faire une promenade dans le jardin, mais il était trop tard naturellement pour que nous puissions voir quoi que ce soit.

Il y avait cependant des traces de pas et cela m'avait bien l'air d'un homme.

Quand nous revînmes à la maison, mon compagnon demanda brusquement à Fernande

Jean :

– Comment était vêtu votre ami ce soir ?

– De blanc, monsieur... Mais vous n'avez pas envie de dire que c'est lui qui a fait tout cela ?

– Je n'accuse pas, mademoiselle, je fais simplement poser une question.

– Je suis certaine que ce n'est pas lui.

– Probablement. Allons maintenant voir monsieur Martel. Voulez-vous être assez bonne, mademoiselle Fernande, de nous annoncer, monsieur Auger et moi. Vous lui direz que ce sont des journalistes qui désireraient lui causer quelques instants.

Elle revint bientôt en disant que Victor Martel nous attendait.

Il paraissait beaucoup mieux et nous accueillit avec un sourire, malgré ses pansements.

– J'espère que nous ne vous dérangeons pas trop, dit mon compagnon.

– Pas du tout. Je commençais même à trouver le temps long. Je ne peux dormir et un bout de

conversation ne peut me faire de mal.

— À la bonne heure alors.

— Je suppose que je vous laisse poser les questions et me contente de répondre ?

— Vous êtes bien aimable. Je comprends que vous avez fait des offres de services à la gouvernante de la maison au sujet de son oncle ?

— Ce sont mes oncles qui m'ont financés en affaires quand j'ai commencé. Jamais cependant ils n'ont voulu que je les rembourse, quand j'ai fait de l'argent. Vous comprenez alors que quand j'ai compris à travers les branches qu'ils étaient maintenant moins fortunés qu'auparavant, je n'ai pas voulu attendre un instant avant de m'offrir à faire quelque chose.

— Vous avez beaucoup de reconnaissance, monsieur, et cela vous honore.

— Je ne pouvais toujours bien pas faire autrement, n'est-ce pas ?

On voyait que la flatterie avait un grand effet sur le jeune homme.

D'un autre côté je me demandais où mon

mystérieux compagnon avait fait l'apprentissage de sa façon de questionner.

Jamais réellement je n'avais vu diriger une enquête aussi adroitemment et aussi facilement, en apparence du moins.

— Comme ça, vous aviez entendu du bruit, monsieur Martel, de votre chambre ?

— Je couche justement au-dessus de mon oncle. C'est probablement pour cela que j'ai entendu le premier. D'ailleurs je ne dormais pas et étais à lire quand j'ai entendu marcher en bas. Comme ce n'était pas normal, j'ai pensé descendre aussitôt.

— Mais est-ce que mademoiselle Jean ne descend pas la nuit parfois ?

— Si. Mais je l'ai entendu si souvent que je connais son pas comme il faut. D'ailleurs en passant vis-à-vis sa chambre j'ai vérifié.

— Et qu'avez-vous vu, une fois en bas ?

— Malheureusement, je n'ai rien vu.

— On vous a attaqué par en arrière, je suppose ?

— Le type était baissé sur la figure de mon oncle quand je suis entré. Mais il s'est retourné aussitôt et m'a frappé à la figure. Je n'ai plus senti que des brûlures et ai pratiquement perdu connaissance. Ce n'est que le docteur qui a réussi à me ranimer complètement.

— Vous ne pouvez donner grande description de votre assaillant, je suppose ?

— Je sais qu'il était habillé en blanc. Je n'en puis dire davantage.

— Je vous remercie, monsieur. Vous avez été bien malade.

— Bienvenu.

Comme Fernande Jean nous avait suivie dans la chambre de Victor Martel, celui-ci s'adressa à elle pour demander un verre d'eau.

— Le docteur m'a laissé un cachet soporifique, dit-il en matière d'explication, et je vais le prendre immédiatement afin de dormir. Cela va me faire du bien.

— Moi aussi je vais prendre le mien, dit alors Fernande Jean.

Quand nous laissâmes Victor Martel, j'entendis la clef de sa porte tourner du dedans.

Il avait pris le cachet en notre présence et avalé le verre d'eau par-dessus.

— Fernande Jean fit de même et nous souhaita le bonsoir du seuil de sa chambre.

— Je vous conseillerais de fermer votre porte à clef, dit alors mon compagnon.

— Pensez-vous qu'il y a encore du danger ? demanda-t-elle passablement anxieuse.

— Il vaut mieux prendre des précautions, mademoiselle.

Il resta dans le corridor en face de la porte jusqu'à ce qu'ils entendit également sa clef.

Il descendit ensuite l'escalier sans dire un mot.

Quand il aperçut Bertrande Leduc au pied de l'escalier, il l'aborda aimablement pour lui demander :

— Vous n'avez pas peur, vous mademoiselle ?

— Non, monsieur. Car je vous assure que je suis capable de me défendre.

On voyait d'ailleurs que sa corpulence lui permettait de faire une telle affirmation.

— Savez-vous tirer du revolver ?

— Oui, monsieur. Pourquoi ?

— Je me demande si vous ne feriez pas mieux de vous en procurer un. Y en a-t-il dans la maison ?

Heureuse de voir qu'on la considérait comme une gardienne la vieille fille s'empressa de répondre :

— J'en ai même un dans ma chambre. On ne sais jamais, vous savez...

— Vous êtes prudente, mademoiselle Leduc, et je vous en félicite.

Elle ne se tenait plus de joie et d'importance.

— Que voulez-vous que je fasse alors ? demanda-t-elle.

— Vous devriez prendre votre revolver et monter la garde dans la chambre même de monsieur Corbeil. Je reviendrai d'ailleurs dans une demi-heure.

— Je vais aller chercher mon arme tout de suite et je viens vous rejoindre, monsieur.

Pendant ce temps-là, il regarda Louis Corbeil, qui ne bougeait pas sur son lit de paralytique.

— Je me demande bien comment on fait pour communiquer avec lui, ou s'il est totalement impossible de lui demander quelque chose ?

— Bertrande Leduc pourrait certainement nous renseigner là-dessus.

Comme elle revenait, il lui posa la question.

— Il nous répond avec ses yeux, monsieur, déclara-t-elle.

— Comment procédez-vous donc ?

— On lui pose une question qui demande un oui ou un non comme réponse et quand il veut répondre affirmativement, il ferme les yeux une fois. Quand c'est non, il ferme les yeux deux fois.

— Merci, mademoiselle.

Se tournant alors vers le malade, il se plaça de façon à se trouver en face de lui exactement.

— On a voulu vous étouffer avec un oreiller ce

soir ? demanda-t-il.

Le malade ferma les yeux une fois.

— Vous savez qui vous a attaqué ?

Il y eut deux clignements d'yeux.

Cela ne me surprenait d'ailleurs pas.

Mais la question suivante attira toute mon attention.

— Est-ce le même homme qui vous a attaqué et qui a attaqué votre neveu ?

Deux clignements d'yeux.

Je n'en pouvais croire mes yeux.

Pourtant le vieillard passait pour avoir encore tout son jugement.

— Connaissez-vous qui a attaqué Victor Martel ?

Mais Louis Corbeil devait en avoir assez.

Il ferma les yeux complètement et ne les rouvrit plus.

Je me demandai s'il n'avait pas une faiblesse.

Mon compagnon lui prenait déjà le poulx, puis

déclarait :

– Je ne crois pas qu'il soit pire. Il ne veut simplement pas répondre.

– Étrange.

– Peut-être pas tant que cela.

Il s'adressa ensuite à Bertrande Leduc, pour lui recommander :

– Vous devriez vous asseoir auprès du dit et monter la garde pendant que nous serons absents.

– Je vais le faire, monsieur.

– Fermez en plus la porte à clef après notre départ.

– Je n'y manquerai pas.

Il vérifia les fenêtres et portes et comme elles étaient solidement barrées de l'intérieur, il parut rassuré et se déclara prêt à partir, à moins que je n'eusse d'autres questions à poser ou autre chose à faire.

Je lui fis remarquer que je n'avais pas posé de questions, mais que je m'étais contenté de noter ce qu'il avait si judicieusement mis à jour au

moyen des différents interrogatoires qu'il avaient dirigés.

IV

Le pendu

Depuis quelques minutes cependant, je trouvais que mes soupçons du début étaient totalement fondés et je hasardai aussitôt que nous fûmes en dehors de la maison :

- Me permettez-vous une question, monsieur ?
- Certainement.

Il souriait et je comprenais qu'il savait où je voulais en venir.

Je demandai quand même :

- J'ai remarqué que votre yacht porte le nom du Domino...
- Vous êtes observateur, monsieur Augé.
- Je remarque également que vous portez des lunettes noires qui empêchent de vous

reconnaitre.

– Et vous en déduisez que je cherche à cacher mon identité ?

– J'en déduis principalement que ce qu'on raconte sur le Domino Noir peut être vrai. Même qu'il existe et qu'il est probablement à mes côtés en ce moment...

– Vous n'y croyiez pas auparavant ?

– Je vous avoue franchement que cela me paraissait fantastique. Mais à la façon dont vous questionner les gens, je ne peux m'empêcher de croire maintenant...

– Vous avez peut-être raison...

– Ainsi vous êtes intéressé par cette énigme et vous avez l'intention de la résoudre ?

– Je vais faire mon possible dans ce sens.

– Et je sais que vous allez réussir bien avant la police.

– Vous avez donc une grande confiance en moi ?

– Je ne puis faire autrement.

- Vous êtes plein d'enthousiasme.
- Me le reprochez-vous ?
- Au contraire.
- Alors me permettez-vous de vous accompagner dans les démarches que vous entendez faire ?
- J'allais vous le demander.
- C'est bien aimable à vous.
- Alors nous commençons ?
- Je suis prêt. Allez-vous me permettre de relater les faits de cette affaire dans mon journal ?
- Mais certainement. À une condition cependant.
- Laquelle ?
- C'est que si vous venez jamais à apprendre mon nom, vous le garderez secret.
- Je vous le jure, monsieur.
- Je vous crois et pour vous prouver ma confiance, je vais vous le donner immédiatement. Je m'appelle Simon Antoine.

– Pas le millionnaire qui demeure dans ce gratte-ciel de la rue Saint-Jacques, au dernier étage ?

– Oui. Vous avez donc entendu parler de moi ?

– Qui n'a pas entendu parler de vous ?

– Réellement je n'en vaux pas la peine.

– Mais je vous avoue cependant que j'étais à cent lieues de croire que vous étiez également le Domino Noir.

– C'est pourtant le cas.

– Et dire qu'on vous croit un jeune millionnaire inactif et insouciant.

– C'est dire qu'il ne faut pas se fier sur les apparences, ni sur l'opinion des gens...

– Je vous crois.

– Maintenant assez parler de moi. Pouvez-vous me trouver un téléphone dans les environs ?

– Nous pouvons nous arrêter dans un petit restaurant ou une pharmacie.

– Très bien, conduisez-moi.

J'étais naturellement bouleversé par les révélations que je venais d'entendre.

Au bout de quelques minutes de silence, le Domino me demanda :

– Que pensez-vous du frère de monsieur Louis Corbeil ?

– Il passe pour inoffensif. Je ne crois pas qu'il ait pu faire cela.

– J'aimerais quand même m'assurer qu'il n'est pas sorti de l'institution.

– Il ne sort jamais. On le dit même incapable de faire un pas seul.

– On ne sait jamais.

Nous étions maintenant arrivés devant une pharmacie et il s'enferma dans la cabine téléphonique.

J'entendis tomber des cinq sous de temps à autres.

Après dix minutes environ de conversation, il sortit en me disant :

– On prétend là-bas que Noé Corbeil n'est pas sorti du terrain de l'institution et cela me paraît vraisemblable, mais cependant...

– Vous avez des soupçons ?

– Je ne saurais dire encore. Il y a une autre personne que je voudrais visiter.

– Je crois que je sais qui.

– Dites...

– Philip Kouri.

– Demeure-t-il loin ?

– Ce ne sera pas long en auto.

*

Le jeune étranger demeurait à environ deux milles de là.

Il habitait seul un petit cottage sur le bord de la rivière.

Comme nous approchions et que je venais d'indiquer la maison à mon compagnon, il dit

avec un soupir de regret :

— Je me demande si nous ne sommes pas trop tard.

— Il n'y a pas de lumière ? C'est ça que vous voulez dire ?

— Justement.

— On peut toujours essayer.

Personne ne répondit aux coups répétés que je frappais à la porte et dans les fenêtres.

— Pourvu qu'il ne soit pas où il ne devrait pas être, dit le Domino.

— Vous pensez que c'est lui ?

— Il est encore trop tôt pour se prononcer, mais cela regarde mal tout de même.

— Si vous tenez à entrer quand même, il n'y a qu'à défoncer.

— Nous allons bien être obligés de le faire.

Ensemble nous appuyâmes sur la porte, qui était relativement solide.

À la fin cependant, elle commença à obéir et bientôt elle craqua d'une façon significative.

Je trouvai le commutateur électrique et fis de la lumière.

C'était une toute petite maison d'un étage seulement.

Il y avait trois chambres, mais dans aucune d'elles il n'y avait la moindre trace de celui que nous cherchions.

Le Domino Noir sortait, l'air pensif, quand je lui dis :

– Nous ferions peut-être bien d'essayer sa petite boutique, en arrière ?

– Il a donc une autre construction ?

– Oui, à quelques pas en arrière.

Il ne l'avait pas vue naturellement, car il faisait trop noir.

Je retournai à ma voiture pour prendre une lumière portative et revins au plus vite diriger mon compagnon vers notre nouvel objectif.

Il y avait des rideaux dans les deux fenêtres qui encadraient la porte qui elle-même était fermée à clef.

— Il y a quelqu'un, dis-je.

— Mais j'ai frappé et cela ne répond pas.

— Je vais essayer à mon tour.

J'eus beau faire cependant, aucune réponse.

Ce fut alors que nous employâmes la même méthode que pour la maison.

Mais il devait y avoir eu une barre en arrière de la porte.

Elle était très difficile à défoncer.

Quand elle donna enfin, sous nos efforts répétés, je tombai par terre sous l'élan et échappai ma lumière, qui cessa d'éclairer, car je m'étais contenté auparavant de tenir mon pouce sur le bouton qui la commandait.

Je sentais une présence cependant dans l'obscurité.

Je me demandais ce qu'il arriverait de nous, lorsqu'en me relevant, je sentis quelque chose me

frôler.

J'allongeai le bras pour reprendre ma lumière qui ne devait pas être loin.

J'y parvins en effet facilement et éclairai la scène.

Je ne pus retenir un cri de surprise devant le spectacle qui s'offrait à nous.

Philip Kouri était ni plus ni moins que pendu à une poutre du plafond.

Il remuait encore cependant et je me hâtai de me relever.

Mon compagnon m'avait précédé et ce fut lui qui réussit à couper la corde le premier.

Il commença aussitôt à pratiquer la respiration artificielle et bientôt notre homme recommençait à respirer normalement.

Il venait juste de faire son coup, car il était si bien suspendu qu'il n'aurait pu rester longtemps vivant.

Je compris que le Domino aimeraït à diriger l'interrogatoire et me contentai de graver dans ma

mémoire leur conversation.

— Je me demande pourquoi vous aviez décidé de vous enlever la vie, Kouri ? demanda le Domino. Il faut donc que vous ayiez quelque chose de bien grave sur la conscience ?

— Je n'ai rien fait de mal, monsieur. Mais cependant je vous remercie quand même de m'avoir sauvé.

— Cela aurait été bien plus facile si vous n'aviez pas fait cela. Vous êtes chanceux que nous soyions arrivés à temps.

— Je sais. D'ailleurs, je me demande si elle en valait la peine...

— Que voulez-vous dire ?

— Fernande...

— Ainsi c'était à cause de M^{lle} Jean... ?

— Naturellement. Elle venait de me dire ce soir même qu'elle ne voulait pas me marier.

— Vous l'aimez donc tellement que cela ?

— Je l'aimais et l'aime encore profondément.

— Elle aussi vous aime.

– Je ne puis vous croire. D'ailleurs...

– Croyez-moi. C'est elle-même qui nous l'a avoué, il y a quelques minutes.

– Vraiment... ?

On voyait qu'il voulait nous croire, malgré les apparences.

Il avait l'air d'un amoureux transi et pas du tout d'un criminel.

Je ne pouvais réellement pas me figurer que ce type fut un assassin.

Il ne l'était probablement pas non plus.

Je regardais l'attitude de mon compagnon, qui continuait de questionner.

– Vous êtes retourné à la propriété de monsieur Louis Corbeil, ce soir, après votre première entrevue avec M^{lle} Jean ?

– Oui, monsieur. Mais pourquoi me posez-vous ces questions et surtout je ne sais même pas qui vous êtes.

Le Domino cependant avait une réponse prête et la seule qui valait dans les circonstances.

Il dit :

– Ne vous ai-je pas sauvé la vie ? Cela doit valoir le droit de poser quelques questions ?

– Oui, monsieur. Je suis votre obligé et vous dois de vous répondre.

– Avez-vous entendu parler de ce qui s'est passé chez monsieur Louis Corbeil, ce soir, après votre départ ?

– Non, pas du tout.

– On a tenté d'assassiner monsieur Victor Martel et monsieur Corbeil lui-même.

– Je ne puis croire cela ! Qui est donc le coupable ?

– Le fait que vous êtes revenu à la maison, surtout après votre conversation avec M^{lle} Jean, vous fait le premier suspect. Vous aviez intérêt à la mort de monsieur Corbeil, afin d'en arriver à marier la jeune gouvernante.

– Mais je n'ai rien fait de cela. Je n'y ai jamais même pensé ! Vous devez me croire, monsieur.

— Je vous crois, Kouri. Et j'espère que la police fera de même.

— Ainsi vous n'êtes pas de la police ?

— Non.

— S'en vient-elle ici également ?

— Je l'ignore encore. Mais cela est fort possible.

— Allez-vous lui parler de ce qui vient de m'arriver ?

— Non. Cela ne me regarde pas. Mais si vous voulez accepter mon conseil, ne recommencez pas. Il se pourrait cette fois que nous ne soyons pas dans les environs.

— Si Fernande m'aime, comme vous le dites, vous pouvez être certain que je ne recommencerais pas.

— À la bonne heure !

Le Domino laissa le jeune homme et retourna vers l'auto, sans dire un mot.

— Où allons-nous maintenant ? demandai-je.

J'étais encore plus fasciné que je ne l'aurais

imaginé, de me trouver en compagnie du mystérieux Domino.

– Retournons à la maison de Louis Corbeil afin de faire d'autres recherches.

– Comme vous voudrez.

V

Les meurtres

La police n'était pas encore arrivée et pour cause.

Il n'y avait personne pour avoir donné l'alarme.

Le Domino frappa à la porte de la chambre de l'invalide et n'obtint aucune réponse.

J'allais lui suggérer que Bertrande Leduc était probablement endormie, quand il remarqua un trou dans la vitre de la porte, juste au-dessus de la poignée et de la serrure.

Il passa le poignet soigneusement et tourna la clef dans la serrure.

J'étais étonné de voir que la porte était barrée de l'intérieur, mais ne dis rien, car mon compagnon paraissait absorbé profondément par

ce qu'il faisait.

Il ouvrit et entra.

La porte-fenêtre qui donnait sur la véranda était également ouverte.

Il n'y avait personne d'autre que ceux que nous avions laissés dans la pièce, mais ils étaient dans un état épouvantable.

Louis Corbeil était mort étouffé, tandis que la vieille fille gisait encore sur la chaise qu'elle occupait au moment où nous l'avions laissée, mais elle avait la gorge complètement coupée et ne respirait plus.

Le meurtrier cette fois avait encore utilisé un couteau qui avait dû faire partie d'une panoplie où se trouvait le premier, car on voyait une tache sur le mur qui avait dû être causé par la longue présence de ce couteau en cet endroit.

Le Domino ne s'attarda pas longtemps sur les victimes.

Il porta plutôt son attention sur la porte fenêtre qui était ouverte.

— Est-ce le spectre cette fois encore ?

demandai-je plutôt pour avoir l'air de dire quelque chose.

— C'est un type bien vivant. Et je suis bien persuadé maintenant qu'il ne peut s'agir de Kouri.

— C'est bien vrai. Il devrait être à se pendre quand ceci est arrivé.

— Vous avez raison.

— Je me demande dans quel état nous allons trouver les autres ?

— Allons voir.

Je frappai d'abord à la porte de Fernande Jean.

Au bout de quelques minutes, j'entendis du bruit à l'intérieur et la jeune fille ouvrit la porte, toute endormie encore, par son somnifère.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle inquiète.

— Vous n'avez pas entendu de bruit récemment ? demanda le Domino.

— Non, monsieur. S'est-il passé quelque chose ?

Il la regarda pendant quelques instants et eut

l'air satisfait de son examen, car il déclarait :

– Le meurtrier est revenu...

– Et... ?

– Malheureusement cette fois il a réussi.

– Monsieur Corbeil a succombé ?

Et l'étonnement et l'angoisse de la jeune fille étaient réellement sincères.

– Oui, mademoiselle.

– Et monsieur Martel ?

– Je ne l'ai pas encore vu, mais mademoiselle Leduc a été également victime de l'assassin.

– Dans sa chambre ?

– Non. Je lui avais demandé de garder son maître.

– Pauvre elle...

– Veuillez vous habiller, mademoiselle, car je crains de vous laisser seule ici. Vous viendrez nous rejoindre dans la chambre de monsieur Martel.

J'eus beau frapper et crier à la porte de celui-

ci, il ne nous parvint aucune réponse.

À la fin le Domino me fit signe de joindre mes efforts aux siens et nous forçâmes la porte.

À notre grande surprise, Victor Martel ronflait bruyamment dans son lit.

Ses pansements étaient quelque peu dérangés, mais il avait l'air en bon état.

Sur une table de nuit, auprès de son lit, il y avait une bouteille de scotch à moitié vide.

Le verre qui reposait à côté sentait l'alcool et on voyait principalement par l'haleine du jeune homme qu'il avait ingurgité ce qui manquait dans la bouteille.

Le Domino regarda de côté et d'autre dans la chambre et même examina soigneusement le panier à papier près du pupitre à écrire.

Il n'eut pas l'air de trouver ce qu'il cherchait cependant, car il revint près du lit où il me demanda de secouer le dormeur.

Ce ne fut pas chose facile.

Cela était fort bien explicable cependant, car

le scotch avec le somnifère avaient dû faire effet ensemble.

Il fut surpris de nous voir penchés au-dessus de lui et il fallut plusieurs minutes avant de le ramener à la réalité définitivement.

— Avez-vous entendu du bruit ? demanda le Domino.

— Non. Absolument rien.

— Vous vous êtes endormi immédiatement après notre départ, je suppose ?

— C'est ça en effet. Mais qu'est-il arrivé ? Le Spectre s'est-il encore montré ?

— Oui, ou du moins un assassin très habile.

— Ne me dites pas qu'il est arrivé quelque chose à mon oncle Louis ?

— Il est mort.

— Le meurtrier est donc revenu ?

— Oui et il a fait deux victimes cette fois.

— Pas M^{lle} Jean ?

— Non. Mademoiselle Leduc.

– Comment se fait-il donc ? Est-elle morte dans sa chambre ?

– Non. Dans la chambre de monsieur Corbeil.

– En allant le voir probablement... ?

– Non, je lui avais recommandé de monter la garde auprès de votre oncle.

Victor Martel nous regarda pendant quelques instants et eut l'air de trouver étrange l'attitude de l'inconnu aux lunettes noires.

– Que faites-vous ici ? demanda-t-il alors.

– Je vous le dirai plus tard. Pour le moment, je me trouve à questionner au sujet d'un article que désire écrire monsieur Augé pour son journal.

– Monsieur Augé pourrait questionner lui-même s'il le veut.

Victor Martel me connaissait et je savais qu'il commençait à être ennuyé par les questions et les agissements de mon camarade.

J'étais cependant grandement intéressé et voulais à tout prix que l'enquête continuât comme elle avait commencé.

Je cherchai donc quelques paroles qui puissent satisfaire les exigences de Victor Martel et m'appliquai à le convaincre.

Ce ne fut pas très long et il se radoucit.

Le Domino cependant ne paraissait pas plus intéressé à questionner et on aurait dit qu'il ne s'occupait plus de Victor Martel.

Celui-ci d'ailleurs paraissait être anxieux de retourner dans son lit.

Les paupières lui fermaient malgré lui.

Comme je regardai mon compagnon, celui-ci me fit signe de le laisser se coucher.

Fernande Jean nous rejoignit sur le seuil de la porte.

En sortant le Domino tourna la clef dans la serrure et la mit dans sa poche.

– Vous n'avez pas peur que le meurtrier ne revienne et ne tue monsieur Martel cette fois ?

– Non.

– Peut-être est-il même dans la maison... ?

– C'est possible.

Il ne fit aucun effort cependant pour faire des perquisitions.

— Je vais appeler la police, dit alors Fernande Jean.

— C'est bien ce que vous avez de mieux à faire, répondit le Domino.

Ce fut alors que je pensai au constable qui était de faction à la porte principale au commencement de la soirée et que nous n'avions pas vu en entrant.

J'en fis part au Domino, qui me répondit immédiatement :

— Je crains bien que le pauvre type n'ait subi le sort des deux autres. Il a dû avoir la gorge tranchée, lui aussi.

Je frémis rien qu'à cette pensée et sortis aussitôt pour voir si les prévisions étaient justifiées.

Ce n'était malheureusement que trop vrai.

Le pauvre officier de police était tombé en bas de la galerie et maintenant il reposait sans vie sur le gazon.

Sa gorge était tranchée de la même façon à
peu près que celle de la domestique.

– C'est assurément l'œuvre d'un fou..., fis-je
remarquer au Domino.

– C'est possible, me répondit-il encore.

– Peut-être devrions-nous aller à l'asile... ?

– Vous avez raison.

VI

Le fou

Ce ne fut pas une petite affaire que de faire sortir du lit la religieuse en charge de l'hôpital.

Elle se décida cependant et vint nous trouver dans son bureau où une assistante nous avait fait asseoir.

Le Domino exposa l'objet de Sa visite.

Il raconta les meurtres brutaux que nous venions de découvrir et lui demanda de s'informer si monsieur Noé Corbeil n'était pas sorti ce soir.

Elle suggéra alors de faire venir un certain Bruno Navert, qui était le proposé à la garde du malade.

Quand celui-ci se présenta, la Religieuse fut assez obligeante pour permettre à mon

compagnon de poser les questions.

— Avez-vous passé toute la soirée avec monsieur Corbeil ? demanda-t-il pour commencer.

— Oui, monsieur.

— Où étiez-vous au commencement de l'orage ?

— Auprès de mon patient.

— Mais où était votre patient ?

— Dans sa chaise au pied d'un arbre, non loin du pavillon où il demeure.

— Et vous ne l'avez pas quitté un instant ?

— Non, monsieur.

— Qu'avez-vous fait quand il a commencé à pleuvoir ?

— Je me suis empressé de l'emmener dans sa chambre et je l'ai déshabillé.

— Il ne peut le faire seul, n'est-ce pas ?

— Non.

— Êtes-vous resté dans le pavillon après ?

– Oui, monsieur, tout le temps.

Le Domino n'était pas satisfait de son interrogatoire cependant.

Il renvoya l'infirmier et resta pensif.

La Religieuse avait manifestement l'envie de retourner dans son lit.

Mais le Domino n'avait pas fini avec elle.

Il demanda encore :

– Je comprends que Noé Corbeil souffre d'une folie douce. Il manque totalement de volonté, mais à part cela quand on lui demande de faire quelque chose, il se soumet de bon gré.

– C'est exactement cela. Il est très doux.

– Il ne peut naturellement avoir sorti de sa léthargie pendant quelques instants et avoir couru chez lui...

– Je comprends ce que vous voulez dire, monsieur. Non, monsieur Corbeil ne peut pas avoir fait cela d'après moi.

Les yeux du Domino s'éclairèrent un instant, puis il posa une question à laquelle j'étais bien

loin de m'attendre.

– Cet infirmier que nous avons vu tout à l'heure doit avoir une petite amie dans l'hôpital ?

– Je me demande, monsieur, en quoi cela peut intéresser vos recherches ?

– Considérablement, ma sœur. Je m'excuse de vous ennuyer autant.

– Alors je vous répondrai oui.

– Comment s'appelle-t-elle ?

– C'est une jeune fille employée à la lingerie.

Elle se nomme Germaine Parrat.

– Il faudrait que je la voie pendant quelques instants.

– Vous ne pouvez pas attendre à demain matin ?

– Non, car je veux sauver quelqu'un d'autre. Je crois être sur une piste et ne peux rien négliger.

– À votre goût, monsieur.

Elle appela au téléphone dans la partie des immeubles où logeait la jeune fille et donna

l'ordre de la faire venir.

*

C était une assez jolie jeune fille à la chevelure blonde.

Le Domino ne lui donna pas le temps de s'étonner de cet appel nocturne et demanda à brûle-pourpoint :

– Combien de temps votre ami monsieur Navert, a-t-il passé avec vous ce soir ?

– Une partie de la veillée.

Ainsi l'autre avait menti.

Il avait donc dû se passer quelque chose qu'il tenait à nous cacher.

– À quelle heure vous a-t-il rencontré ?

– Vers les huit heures.

– Vous êtes sortis ensemble, n'est-ce pas ?

– En effet, nous sommes allés en ville.

– Où étiez-vous au moment de l'orage ?

- En ville au théâtre.
- Comment se fait-il qu'il ait ainsi abandonné son malade ?
- Il ne savait pas qu'il pleuvrait naturellement.
- Où avait-il laissé son patient pendant ce temps-là ?
- En dessous d'un arbre.
- Il ne vous en a pas parlé ?
- Quand il a appris en sortant du théâtre qu'il avait plu autant, il s'est montré très inquiet.

Comme le Domino ne paraissait plus avoir de questions à poser, la Religieuse la renvoya se coucher.

S'adressant alors au Domino, elle offrit :

- Vous aimeriez probablement questionner de nouveau ce Navert ?
- Si ce n'est pas trop vous demander.

Nous partîmes tous les trois en direction du pavillon où se trouvait la chambre de Noé Corbeil.

En chemin le Domino entreprit une conversation scientifique avec la religieuse que je ne compris pas beaucoup.

Je ne résumerai que ce que j'ai pu conserver dans sa mémoire.

Il était question du cas de Noé Corbeil naturellement.

Il paraissait y avoir deux sortes de traitements pour de semblables maladies.

L'un consistait à traiter lentement le malade au moyen de bains de soleil.

Mais il y en avait un autre plus violent de beaucoup.

Il s'agissait de décharges électriques qu'on faisait passer à travers le corps du patient.

La Religieuse opina que vu le grand âge de Noé Corbeil, elle avait cru bon, de concert avec les médecins, d'y aller avec la façon douce.

Le Domino paraissait s'y connaître à fond sur le sujet.

Il trouvait qu'on avait bien fait d'employer la

méthode douce.

Mais il continua cependant de citer des auteurs relativement à l'autre méthode.

À un moment donné, comme nous approchions du pavillon, il demanda si elle pouvait dire sous quel arbre, Bruno Navert avait l'habitude de conduire son patient.

Elle indiqua aussitôt un gros orme et le Domino s'y dirigea immédiatement.

On voyait encore la chaise qui n'avait pas été dérangée.

Il y avait autre chose aussi.

Deux grosses branches avaient été brisées par la foudre et c'était récent.

Le Domino parut absorbé dans des réflexions profondes, puis il dit soudain :

— J'aurais dû y penser plus vite. C'est si clair que cela crève les yeux !

Comme je lui demandais des explications, il me répondit qu'il préférait attendre encore quelques minutes avant de se prononcer

définitivement.

J'étais cependant impatient et je voyais que la Religieuse, qui avait compris qu'elle n'avait pas affaire au premier venu, ressentait la même curiosité que moi.

Il va sans dire que Navert fut surpris de nous voir arriver.

Le Domino passa voir le malade qui dormait dans sa chambre.

Il n'y avait rien de spécial là, mais dans la cuisine, il s'attarda longtemps devant les vêtements du malade, qui y avaient été amoncelés, dans l'idée de les laver probablement.

Il y avait beaucoup de vase sur ces vêtements et on voyait qu'il avait dû faire une assez longue route dans la vase.

La Religieuse avertit Navert qu'il devait dire la vérité cette fois et qu'elle n'admettait pas ainsi les mensonges qu'il avait proférés tout à l'heure.

L'homme parut témoigner de la plus grande frayeur, mais il se résigna quand même.

— Vous avez été voir votre amie ce soir,

Navert, et êtes allé au théâtre avec elle ? Vous n'avez pas besoin de nier car nous sommes au courant. Vous auriez pu cependant nous dire la vérité plus vite, car il s'agit de quelque chose de grave.

— Excusez-moi, monsieur. J'avais tellement peur à ma position que j'ai cru bon de mentir. Mais je vous promets de dire la vérité maintenant et toute la vérité.

— C'est mieux comme ça. Vous avez constaté, n'est-ce pas, à votre retour que votre patient Corbeil, s'était déplacé de sa chaise ?

— Oui, monsieur.

— L'avez-vous vu revenir ?

— Non. Mais d'après ses vêtements, je sais bien qu'il s'est levé. Je ne comprends rien à cela, car il n'a jamais fait un pas seul depuis qu'il est ici. Il faut toujours le conduire et l'aider en quoique ce soit. Il ne peut même pas se déshabiller.

— Vous ne savez pas où il est allé ?

— Non.

- Avez-vous examiné l'arbre sous lequel il était ?
- Oui.
- Le tonnerre est tombé dessus ?
- Oui, car deux branches ont été brisées.
- Corbeil a-t-il parlé au sujet de son escapade ?
- Non.
- Avait-il l'air plus fatigué que d'habitude ?
- Non.
- Il ne s'est pas rebellé lorsque vous l'avez ramené à la maison.
- Non, monsieur.
- C'est bien, merci.

Le Domino remercia la Religieuse et prit congé, sans rien ajouter qui aurait pu satisfaire sa curiosité.

En chemin cependant il paraissait gai et satisfait de lui-même.

Je fus surpris de voir qu'il me demandait de prendre le chemin de ma résidence.

J'obéis et arrêtai ma voiture en face du garage.

Épilogue

Ce ne fut qu'alors qu'il ouvrit la bouche.

– Étes-vous bien fatigué, monsieur Augé ? me demanda-t-il alors.

– Non, monsieur. Pourquoi ?

– Si vous voulez venir sur mon yacht, je vais vous dire comment les choses se sont passées, tout en prenant une bonne petite collation, car je suis passablement fatigué moi-même et je sais qu'il n'y a que le café avec une sandwich pour me ramener.

Quelques minutes plus tard nous étions à bord et tandis que nous prenions un verre de Scotch en attendant que le cuisinier nous prépare de quoi manger, il commença :

– J'aurais dû comprendre la situation immédiatement, c'était si simple.

– Vous êtes chanceux. Je vous assure que je ne

vois pas cela aussi clairement que vous.

– Prenons d'abord le cas de Noé Corbeil. Vous m'avez entendu discuter avec la Religieuse de l'Asile du traitement approprié à son cas ?

– Oui.

– Elle prétend que le traitement doux était celui le plus recommandable ?

– Je me rappelle de cela.

– Mais Noé Corbeil a éprouvé le traitement fort involontairement et il s'est produit une amélioration dans son cas.

– Vous voulez dire lorsque le tonnerre est tombé sur lui ?

– Justement.

– Mais il n'a pu reprendre soudainement assez de forces pour se rendre chez lui tuer son frère ? D'ailleurs il a toujours été ami avec son frère...

– Je le crois. Mais dès qu'il a été frappé par le tonnerre, il est parti pour chez lui et a pénétré dans la chambre de Louis.

– C'est alors qu'il lui aurait appliqué un

oreiller sur la tête pour le faire mourir ?

– Ce n'est pas lui qui a fait cela. Il a surpris quelqu'un en train de le faire et l'a combattu.

– Vous êtes bien certain de cela ?

– Je comprends votre idée. Vous pensez à votre article de journal. Je vais vous donner les preuves au fur et à mesure. Pour ce qui en est du passage à la maison, les chaussures de Noé Corbeil étaient recouvertes de la même terre que celle autour de la maison de Louis. Il y avait la même chose également sur l'oreille.

– Quel est le véritable meurtrier alors ?

– Le neveu, Victor Martel.

– Pas possible ! Et dire qu'il cherchait à aider son oncle Louis ?

– Ce n'était qu'une feinte pour se rendre sympathique. Renseignez-vous sur le compte du jeune homme. Il doit probablement être dans les dettes par-dessus la tête. Pour se remettre à flot il avait décidé depuis quelque temps de tuer son oncle, qui n'en avait d'ailleurs que pour quelques jours à vivre. C'est ainsi que ce soir après avoir

préparé le terrain en offrant de l'argent à la jeune ménagère, il est descendu pour appliquer l'oreiller sur le visage de son oncle. N'oubliez pas que celui-ci après la première tentative a déclaré que son agresseur n'était pas le même que celui du neveu.

– Mais qui a blessé le neveu ?

– C'est bien simple. C'est Noé qui pensait ainsi sauver son frère.

– Il serait ainsi arrivé à la maison au moment où le neveu était à tuer son frère ?

– Justement. Il a commencé par frapper le neveu avec un couteau, puis a touché à l'oreiller pour l'enlever de la figure de Louis. Ensuite comme ses forces commençaient à diminuer, il s'est hâté de reprendre le chemin de l'asile.

– Mais la question des meurtres définitifs ? Victor Martel dormait alors profondément. Il avait d'abord avalé le cachet somnifère, puis son alcool ?

– Il a fait semblant d'avaler le cachet. Cela m'a d'ailleurs embêté au début. Je l'avais

remarqué qui mettait le cachet dans sa bouche. J'ai pensé qu'il avait ensuite rejeté, mais je n'ai pas pu le trouver. Quand il a pris l'eau, il a gardé le cachet dans sa bouche et l'a sorti une fois que nous avons été partis.

— Mais comment a-t-il pu entrer dans la chambre de Louis Corbeil sans risquer de se faire tirer. La vieille fille avait l'air passablement déterminée à se défendre ?

— Il s'est montré à la porte fenêtre et s'est identifié. Elle l'a laissé entrer. Il a alors tuée avec un couteau, puis avant de sortir par le même chemin, il a donné simplement un coup de poing dans la vitre de la porte intérieure, pour faire croire que c'était ainsi que le meurtrier avait pénétré dans la pièce.

— Il dormait pourtant profondément quand nous l'avons trouvé

— C'est là qu'a été son action la plus intelligente. En revenant dans sa chambre, il a pris son cachet pour de bon et a même ingurgité une chopine de scotch au moins afin de tomber dans un profond sommeil. Il croyait que nous ne

penserions jamais qu'il s'était enivré ainsi seulement après son forfait.

— C'est très habile !

— Je vous crois, monsieur Augé, et je vous assure que j'ai été longtemps dans l'incertitude.

— Parlez-moi donc maintenant du spectre blanc. Pensez-vous qu'il existe réellement ?

— Vous voulez parler des deux apparitions que la vieille servante a vues ?

— Oui. Et de ce qu'on était convenu d'appeler le Spectre dans le quartier également.

— Le premier Spectre n'était autre que le jeune Kouri. Le second, c'était Noé Corbeil lui-même. Vous avez remarqué, n'est-ce pas que ses vêtements étaient blancs ?

— Oui. Il ne reste donc plus que celui dont on parlait depuis longtemps.

— Vous n'avez réellement aucune idée là-dessus ?

— Je vous avoue que je n'ai pas grande imagination.

Ce ne peut être autre que la vieille amie sentimentale des deux Corbeils qui se promène de temps à autre au clair de la lune, dans son sommeil.

- Vous voulez dire qu'elle est somnambule ?
- Probablement. Il n'en peut être autrement.
- Mais alors, n'oubliez pas que le spectre portait toujours des pantalons ?
- J'y pensais en vous répondant. C'est même pour cela que je suis certain que c'est cette demoiselle. Vous savez que les demoiselles portent des pyjamas maintenant pour dormir...
- C'est pourtant vrai !
- Ce doit être d'ailleurs facile à vérifier.

Cet ouvrage est le 682^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.